

l'historique du manuscrit et sur la vie de l'auteur.

En fait, ce livre contient plusieurs textes qui se complètent fort bien et retracent l'expérience de guerre de Jean Verhaegen depuis son engagement volontaire, le 1^{er} août 1914, jusqu'à la veille de l'offensive libératrice¹⁸. Le texte central, *les Crapouillots belges*, écrit à la troisième personne, est un hommage aux hommes de la 9^e batterie du 9^e régiment d'artillerie de la 3^e DA dont Jean Verhaegen a fait partie de 1916 à 1918. Cette batterie utilisait des lance-bombes de faible portée surnommés les "crapouillots". Ce texte est précédé des notes de son père, Arthur Verhaegen, concernant son fils lors des premiers mois de la guerre : témoignage touchant, rempli de respect pour l'engagement volontaire de son fils, d'affection et de souci quant à sa santé (Jean, gravement blessé vers le 25-26 octobre 1914, est soigné en Angleterre, puis en France). Le texte des *Crapouillots* est suivi d'autres textes de Jean Verhaegen sur la Grande Guerre écrits à la première personne, témoignant de son état d'esprit personnel, sans la distance qu'implique un récit à la troisième personne.

JEAN VERHAEGEN

«Les Crapouillots belges, juin 1915-novembre 1917, précédé de *Jean Soldat* par Arthur Verhaegen et suivi d'autres textes sur la Grande Guerre»

édité par Guy et Benoît Verhaegen, Montréal-les-Sources/Paris, Editions Les Blâchères/L'Harmattan, 2001, 269 p.

L'historien de la Grande Guerre ne peut que se réjouir de la publication de récits de guerre restés inédits et précieusement conservés dans les archives des familles. L'historien se réjouira d'autant plus si, comme c'est le cas ici, le texte édité est muni d'un solide appareil critique et précédé d'une bonne introduction sur

Jean Verhaegen est un témoin tout à fait intéressant de la Grande Guerre. Né en 1892, ce jeune homme un peu timide, issu de la bourgeoisie, fait partie de cette jeunesse dorée mais déprimée par la solitude du monde moderne. La guerre suscite chez lui, comme chez nombre d'autres, un rêve d'humanité régénérée où l'individu solidaire du peuple est arraché à sa soli-

¹⁸ Si la fin de la guerre n'apparaît pas ici, c'est que Jean Verhaegen a publié, en 1920, son récit de l'offensive libératrice, intitulé *Vers la Victoire par la souffrance et par la mort. Souvenirs d'un patrouilleur belge à l'offensive du 28 septembre 1918*.

tude¹⁹. L'importance de la camaraderie dans ses écrits en témoigne. Son *Crapouillots*, avec ses galeries de portraits, est imprégné de cette fascination pour ces hommes du peuple, paysans et ouvriers, qu'il découvre au front. D'ailleurs, dans la préface, les éditeurs signalent très justement que l'engagement volontaire et le patriotisme de Jean Verhaegen s'enracinent dans cet état d'esprit quelque peu suicidaire, cette honte d'appartenir à un milieu trop aisé, cet idéal d'austérité et de fraternité sociale. C'est pourquoi il restera simple soldat jusqu'à la fin de la guerre, n'acceptera pas de dépasser le grade de caporal et ne cessera de dénoncer l'égoïsme des civils et le cynisme des "embusqués"²⁰. Blessé en octobre 1914, Jean Verhaegen rejoint le front un mois plus tard; il est alors affecté comme motocycliste à l'état-major de la 3^e DA. A nouveau blessé en 1915, il passe à la 1^e batterie d'obusiers de la 3^e DA. En août 1916, il obtient sa mutation à l'artillerie de tranchée et entre dans ce qui deviendra en février 1917 la 9^e batterie MVD (mortiers Van Deuren) où il restera jusqu'en mai 1918. Ces écrits témoignent de la vague de découragement qui atteint les hommes du front à partir de l'été 1917. L'espoir renaît en août 1918 avec l'échec de l'offensive allemande. Jean Verhaegen est depuis le mois de mai au 12^e de ligne dans un peloton de patrouilleurs. Lors de l'offensive libératrice, le 28 septembre 1918, il est blessé et évacué. Démobilisé en juillet 1919, il se marie en 1920 et deviendra le père de cinq garçons. La seconde

occupation du pays le voit s'engager dès 1941 dans la résistance. Arrêté une première fois en 1942, au même titre que sa femme et deux de ses fils, puis une seconde fois en 1944, il meurt le 17 février 1945 au camp de concentration de Schandelah.

Dans l'introduction, rédigée par Michel Van der Vennet, on trouve un bel historique du manuscrit intitulé *Les Crapouillots belges* resté jusqu'ici inédit et dont la fin abrupte reste énigmatique. Daté du 8 décembre 1917 mais terminé en février 1918, il a été réécrit et complété en février et octobre 1918. Le fait que Jean Verhaegen n'ait pas édité ce texte alors qu'il en a publié d'autres, tient, semble-t-il, aux divers passages extrêmement critiques à l'égard des officiers de sa batterie. Il dénonce en effet à plusieurs reprises les incompétences, les malhonnêtetés et le favoritisme de certains. Quant à la fin abrupte du texte, elle correspondrait à la rupture dramatique avec son meilleur ami de guerre, Jules Rogge. Cet ouvrier avait développé une haine contre la société oppressante et injuste dans laquelle il avait fini par englober Jean Verhaegen lui-même : l'amitié de guerre qui dépassait les classes sociales se brisait en cette fin de conflit. Cette explication avancée dans l'introduction est d'autant plus intéressante que rien dans les textes publiés ici ne permet de sentir l'amitié particulière pour J. Rogge et encore moins le drame que fut cette rupture dans la vie de J. Verhaegen.

19 Voir à ce sujet : GEORGE MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, Paris, Hachette Littératures, 1999.

20 En 1919, il écrit une pièce de théâtre intitulée *Libérés... déclassés !* dont le thème principal est la dénonciation des inégalités sociales : il y oppose les ouvriers soldats aux officiers privilégiés.

On regrettera, par contre, que les éditeurs aient choisi de ‘corriger’ le texte du manuscrit, jugé mal écrit et rempli de belgicisms, même si les règles suivies pour la réécriture sont très clairement énoncées (p. 20). En effet, l’esprit d’une époque et d’une personne passe aussi par le langage utilisé, ses fautes de style et son vocabulaire particulier. Les expressions populaires et le vocabulaire des tranchées qui n’ont pas été ‘corrigés’, mais expliqués en notes infra-paginales, donnent à ce récit une saveur et une richesse indéniables.

En rédigeant *Les Crapouillots belges*, Jean Verhaegen a voulu rendre hommage aux hommes de sa batterie, à ces hommes simples dont l’héroïsme n’a pas souvent été mis à l’honneur, à ces hommes frustes auxquels il voue une immense reconnaissance. La dernière phrase de son récit est éloquent : “Si à l’heure actuelle, je vaudrais quelque chose, si je n’ai pas à rougir de moi, c’est à eux que je le dois” (p. 230). Le récit commence dès la création de la batterie; mais en fait, avertissent les éditeurs, il ne la rejoint que 14 mois après sa création. Les premiers chapitres sont donc ceux d’un témoin indirect. Or, cette période apparaît sous sa plume comme un âge d’or, une période d’héroïsme pur, sous les ordres d’un officier de légende, le lieutenant Pirson. Les chapitres suivants, dont il est le témoin direct, deviennent plus critiques et plus nuancés. Le choix d’écrire à la troisième personne situe la démarche de Jean Verhaegen dans une logique de ‘devoir de mémoire’. Sa plume comme ses souvenirs personnels sont au service de la mémoire collective.

Il s’agit de faire revivre ce petit groupe d’hommes qui “ont mérité la reconnais-

sance publique de leur courage, même si, le plus souvent, leurs poitrines sont vierges de décorations” (p. 53). Le but est bien de rendre justice à ces héros obscurs dont le dévouement et le courage hors norme restent inaperçus, de lutter contre l’oubli et le manque de reconnaissance. Car ces hommes ne savent pas parler et se mettre en valeur. Dès lors le récit se focalise sur ces hommes, au ras des tranchées, pour entrer dans leur univers. Il n’y a donc ni distance ni hauteur : on ne trouvera rien sur l’armée belge en général, ni sur les alliés, ni sur la Belgique occupée. L’ennemi, le “Boche”, reste flou et sans intérêt. Tout le récit témoigne de la fascination exercée par ces hommes du peuple sur le jeune bourgeois qu’est Verhaegen. Certes, l’expérience de guerre, la camaraderie des tranchées, la solidarité entre ces hommes ont transformé son regard sur le peuple. Toutefois, ses origines bourgeoises, la conscience de la supériorité de son éducation, percent entre les lignes. Les poilus, piottes, jasses et autre pioupiou dont il parle sont, en ces temps de guerre, des hommes frustes, “mi-sauvages mi-civilisés”, dont il admire le courage, la simplicité, la robustesse et l’authenticité. Ce sont les meilleurs des hommes – de vrais hommes qui ne se paient pas de mots comme les “pékings”, mais qui agissent – pour peu qu’ils soient dirigés par de bons chefs. En outre, les volontaires issus de milieux plus aisés, véritables exemples à suivre, ont une excellente influence sur ces hommes simples (p. 67). Jean Verhaegen cherche à comprendre ces derniers et à les faire comprendre, voire à justifier leur attitude. Ainsi, par exemple, dès 1915, de petits groupes de copains se forment et se mettent à construire des “kotjes” leur permettant de recréer un “embryon

de vie civilisée” (p. 61). Car les hommes y retrouvent le goût de la propreté et le respect de la propriété privée, en même temps qu’ils y vivent une exceptionnelle solidarité dans l’échange de leurs savoir-faire manuels. Pour construire leur “kotjes”, les poilus utilisent tout ce qu’ils ‘trouvent’ : ils récupèrent des bombes allemandes transformées en meubles et volent du matériel aux civils de l’arrière. Aux yeux de ces hommes qui “meurent pour la Patrie”, voler les civils n’est rien d’autre que “les mettre à contribution”. Et Jean Verhaegen de conclure : “Que ceux qui n’ont pas fait la guerre comme simples soldats combattants, ne portent pas de jugement; quant aux autres, j’attends celui qui jettera la première pierre. Ceux qui ont vécu la vie des poilus, comprendront la situation où se trouvaient ces malheureux et même si leurs principes s’y opposent, ils seront pleins d’indulgence; eux seuls ont droit à la parole” (p. 65).

Les lâches et les froussards, par contre, n’ont droit qu’à son mépris et n’appartiennent pas vraiment à sa batterie, considérée par lui comme le meilleur des pelotons, car il y règne un esprit particulier, une solidarité toute spéciale. La guerre en effet révèle les hommes : “lorsque le tir de barrage s’approche : les soldats courageux, dominés par l’idée du devoir, fuient le péril vers l’avant en courant tant qu’ils peuvent, pour diminuer la longueur de l’espace critique; les froussards et les lâches dominés

par l’idée de sauver leur peau, fuient le danger en se repliant en désordre ou en se cachant dans des trous d’obus” (p. 180-181). Face au feu, les héros apparaissent, grisés par l’idéal patriotique, ivres de combat, voulant “taper sur la gueule des Boches” (p. 57); tandis que “les médiocres tremblent et perdent le peu de maîtrise qu’ils ont d’eux-mêmes” (p. 138). Notons qu’il faut attendre la fin des années vingt pour voir apparaître les premiers récits de guerre excusant les lâches ²¹.

Le regard de Verhaegen sur ses compagnons témoigne non seulement de ses origines bourgeoises, mais également de son éducation catholique. A plusieurs reprises, comme nombre de ses contemporains ²², il raccroche la figure de la Patrie à celle du Christ (p. 68). Mais surtout, il estime que ses compagnons même athées, par leur courage, leur abnégation et leur solidarité, mettent vraiment l’Evangile en pratique : “En dépit des préjugés de son milieu contre la Religion catholique, il pratique les vertus chrétiennes selon l’enseignement de l’Evangile. Dans sa miséricorde et sa justice, Dieu pèsera tout, et j’ose penser que le jugement qu’il portera renversera les arrêts de la justice humaine” (p. 127-128) ²³.

Jean Verhaegen nous fait découvrir ses compagnons tantôt dans le feu des combats d’artillerie, tantôt lors des convois de bombes en wagonnets de l’arrière vers

21 L’auteur le plus célèbre à cet égard étant Ferdinand Céline et son *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1932.

22 Voir à ce sujet : ANNETTE BECKER, *La guerre et la foi*, Paris, Armand Colin, 1994.

23 A propos d’un autre compagnon, il écrit p. 131 : “Il ignore tout de la religion catholique et n’en parle jamais, ayant reçu une éducation athée. Il met pourtant en pratique les plus belles maximes que le Christ nous propose et est, à mon avis, très proche du type du bon chrétien selon l’Evangile”.

les premières lignes, tantôt au travers des corvées ou des détentes, tantôt encore à travers les constructions et aménagements des “kotjes”. Comme l’immense majorité de ceux qui ont écrit leur récit de guerre²⁴, la mort est peu présente, aseptisée, subie sans phrase ni emphase²⁵... Aucun corps à corps (le seul moment où Jean croit avoir tué trois Allemands est rapporté par son père), aucun sentiment quant à la mort infligée à l’ennemi (si ce n’est l’euphorie d’avoir fait taire l’ennemi) et un seul sentiment face à la mort des copains, le désir de vengeance : “les Boches commencent ‘la danse’ le matin; ils sont maîtres pendant la première moitié du tir, mais forcés par notre feu de bombes et d’artillerie, ils cessent peu à peu de tirer; alors les nôtres, comme s’ils voulaient venger la mort de leur frère d’armes, reprennent le tir avec violence et acharnement et flanquent une pile aux Boches” (p. 161).

Les souffrances physiques liées aux corvées, au manque de nourriture et d’hygiène, à

l’omniprésence de la boue, des rats, etc., sont certes présentes dans ce récit, mais de façon moins obsédante que chez d’autres auteurs édités pendant la guerre, comme Max Deauville ou Robert de Wilde. Cette différence s’explique, sans doute, par la situation particulière des “Crapouillots”, moins soumis que les autres poilus aux déplacements, bénéficiant donc d’un confort plus élevé²⁶.

Mais la grande souffrance qui traverse tout le récit est le sentiment d’injustice : tout le monde ne paie pas le même tribut de souffrances à la guerre. Il y a les officiers privilégiés et leur favoritisme, il y a les embusqués, il y a surtout les décorations injustement attribuées qui suscitent le dégoût. Le sentiment d’injustice est encore plus grand face aux civils qui ne risquent pas leur vie, face aux “pékings” rencontrés en permission. Les poilus se sentent incompris et méprisés par ces civils “capricieux”, empreints de fausse commisération²⁷. Face au cynisme des “planqués”

24 Les écrits belges publiés pendant la guerre insistent sur les souffrances provoquées par la boue, les corvées et les bombardements, mais n’évoquent qu’à distance les blessures et la mort subies et jamais les blessures et la mort infligées à l’ennemi, ni les tourments sexuels. Cf. notamment : C[AMILLE] BUFFIN, *Récits de combattants* (recueil), Paris, 1916; MAX DEAUVILLE, *Jusqu’à l’Yser*, Paris, 1916, rééd. 1935, 2 vol.; ROBERT DE WILDE, *De Liège à l’Yser. Mon journal de campagne*, Paris, 1918; MAURICE GAUCHEZ, *La glorieuse retraite*, Bruxelles/Londres, 1917; FERNAND-HUBERT GRIMAUTY, *Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge, août 1914-février 1915*, Paris, 1915; Arlon, 1916.

25 Voir, à propos de la difficulté de parler de la mort : CARINE TREVISAN, *les fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, PUF, 2001.

26 Ainsi, par exemple, à la p. 216 : “A chaque déménagement, on étale ses richesses et on se consulte pour savoir ce qu’on va abandonner. Ces menus objets contribuent à créer une atmosphère très différente de celle des cantonnements d’infanterie; les lance-bombes se sentent plus installés, plus à leur aise, plus chez eux et cela leur déchire le cœur de devoir parfois abandonner une partie de leurs trésors”.

27 Si Jean Verhaegen prend distance dans cette analyse de l’état d’esprit de ses compagnons face aux civils en affirmant qu’ils n’ont pas tous les éléments en mains pour juger de la situation (p. 196), ses textes écrits à la 1^{re} personne en 1917 prouvent qu’il pense exactement la même chose et éprouve la même peur de n’être qu’une “poire” : “les civils se plaignent souvent. Ils ne veulent pas voir combien leur sort est enviable comparé à celui du soldat (...) je finirai par croire que c’est eux (les planqués) qui ont raison, que je ne suis qu’un imbécile et une poire d’être resté avec les poilus à mener leur vie et à essayer de se mettre au niveau de leur simplicité héroïque” (p. 235-236).

et des “embusqués”, les poilus doutent d’eux-mêmes et de leur sacrifice : ils ont peur d’être des “poires” ! Remarquons que l’image extrêmement négative du civil (au point de ne pas respecter sa propriété) est celle du civil de l’arrière; or, il n’y a pas un mot concernant les civils du pays occupé. On peut se demander ce que ces hommes penseront des civils à leur retour en Belgique libérée, s’ils feront la différence entre les civils de l’arrière rencontrés pendant la guerre et ceux des territoires occupés... En tout cas, les récits de guerre publiés pendant la guerre ne se permettaient pas un discours aussi virulent à l’encontre des civils; par contre, ceux parus durant l’entre-deux-guerres sont écrits à la fois pour les compagnons d’armes, véritables victimes de la guerre, et contre les civils sans distinction ²⁸.

Le récit de Verhaegen témoigne, comme tous les récits de guerre, d’un rapport ambigu à la parole ²⁹. On y trouve déjà cet accaparement de la parole combattante sur la guerre qui ira en s’amplifiant tout au long de l’entre-deux-guerres : seuls les combattants de premières lignes savent ce qu’est la guerre, eux seuls ont droit à la parole; les autres, civils et embusqués, ne peuvent ni juger ni comprendre. Mais, en même temps, il écrit pour expliquer l’état d’esprit des poilus, pour faire comprendre leur besoin de vérité et de justice, leur méfiance vis-à-vis des beaux discours, leur héroïsme en actes. Car l’expérience de la

guerre, les désillusions, les souffrances ont exacerbé chez eux la haine du mensonge et de la vantardise, le dégoût des décorations injustes, la valeur de la camaraderie et la peur de l’incompréhension méprisante des civils... Comme tant d’autres combattants écrivains, Jean Verhaegen tente une parole vers l’extérieur tout en affirmant qu’il ne pourra être compris.

Mais l’ambiguïté est plus profonde encore. Jean Verhaegen écrit pour être le porte-parole de ces hommes d’origine modeste qui ne savent pas manier les mots. Bien souvent leur langage rude, leurs coups de gueule, les font passer pour des anti-patriotes, des anarchistes ou des semeurs de désordre (p. 186), alors que leurs actes sont, à l’inverse, héroïques jusqu’au sacrifice, enracinés dans un réel amour de la Patrie. “Le mot ‘Patrie’ n’est presque jamais employé dans mon unité; les hommes ont peur d’employer ce mot trop vaste pour eux, peur de se rendre ridicule et peur qu’on ne les croie pas. Ils n’aiment pas avoir l’air de ‘croire que c’est arrivé’ et ils ont la pudeur de leurs sentiments mais ils se feraient tuer par patriotisme, peu importe comment on entend la chose” (p. 68). En outre cette méfiance originelle vis-à-vis des mots a été redoublée par l’expérience de guerre : les poilus ont vu leur confiance trahie par les paroles mensongères des officiers et les beaux discours patriotiques des civils. Ils se méfient donc des mots comme de portes ouvertes à la

28 Entre autres : LUCIEN CHRISTOPHE, *Aux lueurs du brasier. 1917-1920*, Paris, 1921; Paris-Bruxelles, 1930; MARCEL CORVILAIN, *C’était le bon temps*, Bruxelles, 1923; MAURICE FRONVILLE, *Voleurs de gloire*, Paris, 1931; FERNAND-HUBERT GRIMAUTY, *Les six derniers mois de guerre en Belgique par un soldat belge*, Paris, 1922; CHRISTIAN VAN COM, *Des voix dans la mêlée. Journal du temps de guerre*, Liège, 1921; ROBERT VIVIER, *La plaine étrange*, Paris, 1921.

29 Voir, au sujet de la dynamique du témoignage de guerre : GÉRARD CANINI (dir.), *Mémoire de la Grande Guerre. Témoins et témoignages*, Nancy, 1989.

vantardise et au mensonge. Bref, si “on ne peut juger un poilu que sur ses actes” (p. 186), lui-même a “pris l’habitude de ne juger les gens que sur leurs actes” (p. 187). Le reste est vain. Tout le reste n’est que vanité. Pourtant, Jean Verhaegen n’a que des mots pour faire mémoire de ces hommes et leur rendre justice... Des mots sans légitimité qui rendent sa parole, comme celle des autres combattants, impossible³⁰.

Laurence van Ypersele

30 Citons, par exemple, FERNAND-HUBERT GRIMAUTY, *Les six derniers mois...*, p. 8 : “Est-il digne de dire notre souffrance ? Les autres ne comprendront jamais. (...) Le pays de l’Yser est celui d’une douleur et d’un courage inexprimables”; ou encore MARCEL CORVILAIN, *op.cit.*, 1923, p. 13-15 : “On m’avait demandé le récit de mes misères, et c’étaient eux qui me racontaient leurs peines. Eux qui me reprochaient, il y a quelques instants, de me moquer de la guerre, osaient sans honte, devant ces épaves de la lutte, établir un parallèle entre leur souffrance et la grande misère du soldat (...). D’un côté, l’abattoir où l’on égorge. De l’autre, le marché où l’on vend les consciences à prix d’or”.

cherchera à éviter le fiasco de Leipzig. Dans les années 1950, un certain consensus s'établit entre les historiens allemands et belges : le livre de Peter Schöller, l'assistant de Franz Petri, sur les massacres de Louvain est accepté de part et d'autre. Toutefois, il n'aura guère d'impact sur ce qui est devenu un stéréotype : bien des manuels scolaires allemands des années 1970 et suivantes parlent encore de "propagande de guerre" à propos des atrocités...

C'était vraiment une gageure de reprendre la question des massacres de civils d'août 1914, d'analyser les interactions entre réalités et représentations, de retracer l'histoire des polémiques qui ont entouré la question des atrocités tout au long du XX^e siècle. Le résultat est impressionnant : il s'agit d'un grand livre !

Laurence van Ypersele

JEAN VERHAEGEN

«Les Crapouillots belges, juin 1915-novembre 1917, précédé de *Jean Soldat* par Arthur Verhaegen et suivi d'autres textes sur la Grande Guerre»

édité par Guy et Benoît Verhaegen, Montréal-les-Sources/Paris, Editions Les Blâchères/L'Harmattan, 2001, 269 p.

L'historien de la Grande Guerre ne peut que se réjouir de la publication de récits de guerre restés inédits et précieusement conservés dans les archives des familles. L'historien se réjouira d'autant plus si, comme c'est le cas ici, le texte édité est muni d'un solide appareil critique et précédé d'une bonne introduction sur

l'historique du manuscrit et sur la vie de l'auteur.

En fait, ce livre contient plusieurs textes qui se complètent fort bien et retracent l'expérience de guerre de Jean Verhaegen depuis son engagement volontaire, le 1^{er} août 1914, jusqu'à la veille de l'offensive libératrice¹⁸. Le texte central, *les Crapouillots belges*, écrit à la troisième personne, est un hommage aux hommes de la 9^e batterie du 9^e régiment d'artillerie de la 3^e DA dont Jean Verhaegen a fait partie de 1916 à 1918. Cette batterie utilisait des lance-bombes de faible portée surnommés les "crapouillots". Ce texte est précédé des notes de son père, Arthur Verhaegen, concernant son fils lors des premiers mois de la guerre : témoignage touchant, rempli de respect pour l'engagement volontaire de son fils, d'affection et de souci quant à sa santé (Jean, gravement blessé vers le 25-26 octobre 1914, est soigné en Angleterre, puis en France). Le texte des *Crapouillots* est suivi d'autres textes de Jean Verhaegen sur la Grande Guerre écrits à la première personne, témoignant de son état d'esprit personnel, sans la distance qu'implique un récit à la troisième personne.

Jean Verhaegen est un témoin tout à fait intéressant de la Grande Guerre. Né en 1892, ce jeune homme un peu timide, issu de la bourgeoisie, fait partie de cette jeunesse dorée mais déprimée par la solitude du monde moderne. La guerre suscite chez lui, comme chez nombre d'autres, un rêve d'humanité régénérée où l'individu solidaire du peuple est arraché à sa soli-

18 Si la fin de la guerre n'apparaît pas ici, c'est que Jean Verhaegen a publié, en 1920, son récit de l'offensive libératrice, intitulé *Vers la Victoire par la souffrance et par la mort. Souvenirs d'un patrouilleur belge à l'offensive du 28 septembre 1918*.

tude ¹⁹. L'importance de la camaraderie dans ses écrits en témoigne. Son *Crapouillots*, avec ses galeries de portraits, est imprégné de cette fascination pour ces hommes du peuple, paysans et ouvriers, qu'il découvre au front. D'ailleurs, dans la préface, les éditeurs signalent très justement que l'engagement volontaire et le patriotisme de Jean Verhaegen s'enracinent dans cet état d'esprit quelque peu suicidaire, cette honte d'appartenir à un milieu trop aisé, cet idéal d'austérité et de fraternité sociale. C'est pourquoi il restera simple soldat jusqu'à la fin de la guerre, n'acceptera pas de dépasser le grade de caporal et ne cessera de dénoncer l'égoïsme des civils et le cynisme des "embusqués" ²⁰. Blessé en octobre 1914, Jean Verhaegen rejoint le front un mois plus tard; il est alors affecté comme motocycliste à l'état-major de la 3^e DA. A nouveau blessé en 1915, il passe à la 1^e batterie d'obusiers de la 3^e DA. En août 1916, il obtient sa mutation à l'artillerie de tranchée et entre dans ce qui deviendra en février 1917 la 9^e batterie MVD (mortiers Van Deuren) où il restera jusqu'en mai 1918. Ces écrits témoignent de la vague de découragement qui atteint les hommes du front à partir de l'été 1917. L'espoir renaît en août 1918 avec l'échec de l'offensive allemande. Jean Verhaegen est depuis le mois de mai au 12^e de ligne dans un peloton de patrouilleurs. Lors de l'offensive libératrice, le 28 septembre 1918, il est blessé et évacué. Démobilisé en juillet 1919, il se marie en 1920 et deviendra le père de cinq garçons. La seconde

occupation du pays le voit s'engager dès 1941 dans la résistance. Arrêté une première fois en 1942, au même titre que sa femme et deux de ses fils, puis une seconde fois en 1944, il meurt le 17 février 1945 au camp de concentration de Schandelah.

Dans l'introduction, rédigée par Michel Van der Vennet, on trouve un bel historique du manuscrit intitulé *Les Crapouillots belges* resté jusqu'ici inédit et dont la fin abrupte reste énigmatique. Daté du 8 décembre 1917 mais terminé en février 1918, il a été réécrit et complété en février et octobre 1918. Le fait que Jean Verhaegen n'ait pas édité ce texte alors qu'il en a publié d'autres, tient, semble-t-il, aux divers passages extrêmement critiques à l'égard des officiers de sa batterie. Il dénonce en effet à plusieurs reprises les incompétences, les malhonnêtetés et le favoritisme de certains. Quant à la fin abrupte du texte, elle correspondrait à la rupture dramatique avec son meilleur ami de guerre, Jules Rogge. Cet ouvrier avait développé une haine contre la société oppressante et injuste dans laquelle il avait fini par englober Jean Verhaegen lui-même : l'amitié de guerre qui dépassait les classes sociales se brisait en cette fin de conflit. Cette explication avancée dans l'introduction est d'autant plus intéressante que rien dans les textes publiés ici ne permet de sentir l'amitié particulière pour J. Rogge et encore moins le drame que fut cette rupture dans la vie de J. Verhaegen.

¹⁹ Voir à ce sujet : GEORGE MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, Paris, Hachette Littératures, 1999.

²⁰ En 1919, il écrit une pièce de théâtre intitulée *Libérés... déclassés !* dont le thème principal est la dénonciation des inégalités sociales : il y oppose les ouvriers soldats aux officiers privilégiés.

On regrettera, par contre, que les éditeurs aient choisi de ‘corriger’ le texte du manuscrit, jugé mal écrit et rempli de belgicismes, même si les règles suivies pour la réécriture sont très clairement énoncées (p. 20). En effet, l’esprit d’une époque et d’une personne passe aussi par le langage utilisé, ses fautes de style et son vocabulaire particulier. Les expressions populaires et le vocabulaire des tranchées qui n’ont pas été ‘corrigés’, mais expliqués en notes infra-paginales, donnent à ce récit une saveur et une richesse indéniables.

En rédigeant *Les Crapouillots belges*, Jean Verhaegen a voulu rendre hommage aux hommes de sa batterie, à ces hommes simples dont l’héroïsme n’a pas souvent été mis à l’honneur, à ces hommes frustes auxquels il voue une immense reconnaissance. La dernière phrase de son récit est éloquent : “Si à l’heure actuelle, je vaudrais quelque chose, si je n’ai pas à rougir de moi, c’est à eux que je le dois” (p. 230). Le récit commence dès la création de la batterie; mais en fait, avertissent les éditeurs, il ne la rejoint que 14 mois après sa création. Les premiers chapitres sont donc ceux d’un témoin indirect. Or, cette période apparaît sous sa plume comme un âge d’or, une période d’héroïsme pur, sous les ordres d’un officier de légende, le lieutenant Pirson. Les chapitres suivants, dont il est le témoin direct, deviennent plus critiques et plus nuancés. Le choix d’écrire à la troisième personne situe la démarche de Jean Verhaegen dans une logique de ‘devoir de mémoire’. Sa plume comme ses souvenirs personnels sont au service de la mémoire collective.

Il s’agit de faire revivre ce petit groupe d’hommes qui “ont mérité la reconnais-

sance publique de leur courage, même si, le plus souvent, leurs poitrines sont vierges de décorations” (p. 53). Le but est bien de rendre justice à ces héros obscurs dont le dévouement et le courage hors norme restent inaperçus, de lutter contre l’oubli et le manque de reconnaissance. Car ces hommes ne savent pas parler et se mettre en valeur. Dès lors le récit se focalise sur ces hommes, au ras des tranchées, pour entrer dans leur univers. Il n’y a donc ni distance ni hauteur : on ne trouvera rien sur l’armée belge en général, ni sur les alliés, ni sur la Belgique occupée. L’ennemi, le “Boche”, reste flou et sans intérêt. Tout le récit témoigne de la fascination exercée par ces hommes du peuple sur le jeune bourgeois qu’est Verhaegen. Certes, l’expérience de guerre, la camaraderie des tranchées, la solidarité entre ces hommes ont transformé son regard sur le peuple. Toutefois, ses origines bourgeoises, la conscience de la supériorité de son éducation, percent entre les lignes. Les poilus, piottes, jasses et autre piou-piou dont il parle sont, en ces temps de guerre, des hommes frustes, “mi-sauvages mi-civilisés”, dont il admire le courage, la simplicité, la robustesse et l’authenticité. Ce sont les meilleurs des hommes – de vrais hommes qui ne se paient pas de mots comme les “pékings”, mais qui agissent – pour peu qu’ils soient dirigés par de bons chefs. En outre, les volontaires issus de milieux plus aisés, véritables exemples à suivre, ont une excellente influence sur ces hommes simples (p. 67). Jean Verhaegen cherche à comprendre ces derniers et à les faire comprendre, voire à justifier leur attitude. Ainsi, par exemple, dès 1915, de petits groupes de copains se forment et se mettent à construire des “kotjes” leur permettant de recréer un “embryon

de vie civilisée” (p. 61). Car les hommes y retrouvent le goût de la propreté et le respect de la propriété privée, en même temps qu’ils y vivent une exceptionnelle solidarité dans l’échange de leurs savoir-faire manuels. Pour construire leur “kotjes”, les poilus utilisent tout ce qu’ils ‘trouvent’ : ils récupèrent des bombes allemandes transformées en meubles et volent du matériel aux civils de l’arrière. Aux yeux de ces hommes qui “meurent pour la Patrie”, voler les civils n’est rien d’autre que “les mettre à contribution”. Et Jean Verhaegen de conclure : “Que ceux qui n’ont pas fait la guerre comme simples soldats combattants, ne portent pas de jugement; quant aux autres, j’attends celui qui jettera la première pierre. Ceux qui ont vécu la vie des poilus, comprendront la situation où se trouvaient ces malheureux et même si leurs principes s’y opposent, ils seront pleins d’indulgence; eux seuls ont droit à la parole” (p. 65).

Les lâches et les froussards, par contre, n’ont droit qu’à son mépris et n’appartiennent pas vraiment à sa batterie, considérée par lui comme le meilleur des pelotons, car il y règne un esprit particulier, une solidarité toute spéciale. La guerre en effet révèle les hommes : “lorsque le tir de barrage s’approche : les soldats courageux, dominés par l’idée du devoir, fuient le péril vers l’avant en courant tant qu’ils peuvent, pour diminuer la longueur de l’espace critique; les froussards et les lâches dominés

par l’idée de sauver leur peau, fuient le danger en se repliant en désordre ou en se cachant dans des trous d’obus” (p. 180-181). Face au feu, les héros apparaissent, grisés par l’idéal patriotique, ivres de combat, voulant “taper sur la gueule des Boches” (p. 57); tandis que “les médiocres tremblent et perdent le peu de maîtrise qu’ils ont d’eux-mêmes” (p. 138). Notons qu’il faut attendre la fin des années vingt pour voir apparaître les premiers récits de guerre excusant les lâches ²¹.

Le regard de Verhaegen sur ses compagnons témoigne non seulement de ses origines bourgeoises, mais également de son éducation catholique. A plusieurs reprises, comme nombre de ses contemporains ²², il raccroche la figure de la Patrie à celle du Christ (p. 68). Mais surtout, il estime que ses compagnons même athées, par leur courage, leur abnégation et leur solidarité, mettent vraiment l’Evangile en pratique : “En dépit des préjugés de son milieu contre la Religion catholique, il pratique les vertus chrétiennes selon l’enseignement de l’Evangile. Dans sa miséricorde et sa justice, Dieu pèsera tout, et j’ose penser que le jugement qu’il portera renversera les arrêts de la justice humaine” (p. 127-128) ²³.

Jean Verhaegen nous fait découvrir ses compagnons tantôt dans le feu des combats d’artillerie, tantôt lors des convois de bombes en wagonnets de l’arrière vers

21 L’auteur le plus célèbre à cet égard étant Ferdinand Céline et son *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1932.

22 Voir à ce sujet : ANNETTE BECKER, *La guerre et la foi*, Paris, Armand Colin, 1994.

23 A propos d’un autre compagnon, il écrit p. 131 : “Il ignore tout de la religion catholique et n’en parle jamais, ayant reçu une éducation athée. Il met pourtant en pratique les plus belles maximes que le Christ nous propose et est, à mon avis, très proche du type du bon chrétien selon l’Evangile”.

les premières lignes, tantôt au travers des corvées ou des détentes, tantôt encore à travers les constructions et aménagements des “kotjes”. Comme l’immense majorité de ceux qui ont écrit leur récit de guerre²⁴, la mort est peu présente, aseptisée, subie sans phrase ni emphase²⁵... Aucun corps à corps (le seul moment où Jean croit avoir tué trois Allemands est rapporté par son père), aucun sentiment quant à la mort infligée à l’ennemi (si ce n’est l’euphorie d’avoir fait taire l’ennemi) et un seul sentiment face à la mort des copains, le désir de vengeance : “les Boches commencent ‘la danse’ le matin; ils sont maîtres pendant la première moitié du tir, mais forcés par notre feu de bombes et d’artillerie, ils cessent peu à peu de tirer; alors les nôtres, comme s’ils voulaient venger la mort de leur frère d’armes, reprennent le tir avec violence et acharnement et flanquent une pile aux Boches” (p. 161).

Les souffrances physiques liées aux corvées, au manque de nourriture et d’hygiène, à

l’omniprésence de la boue, des rats, etc., sont certes présentes dans ce récit, mais de façon moins obsédante que chez d’autres auteurs édités pendant la guerre, comme Max Deauville ou Robert de Wilde. Cette différence s’explique, sans doute, par la situation particulière des “Crapouillots”, moins soumis que les autres poilus aux déplacements, bénéficiant donc d’un confort plus élevé²⁶.

Mais la grande souffrance qui traverse tout le récit est le sentiment d’injustice : tout le monde ne paie pas le même tribut de souffrances à la guerre. Il y a les officiers privilégiés et leur favoritisme, il y a les embusqués, il y a surtout les décorations injustement attribuées qui suscitent le dégoût. Le sentiment d’injustice est encore plus grand face aux civils qui ne risquent pas leur vie, face aux “pékings” rencontrés en permission. Les poilus se sentent incompris et méprisés par ces civils “capricieux”, empreints de fausse commisération²⁷. Face au cynisme des “planqués”

24 Les écrits belges publiés pendant la guerre insistent sur les souffrances provoquées par la boue, les corvées et les bombardements, mais n’évoquent qu’à distance les blessures et la mort subies et jamais les blessures et la mort infligées à l’ennemi, ni les tourments sexuels. Cf. notamment : C[AMILLE] BUFFIN, *Récits de combattants* (recueil), Paris, 1916; MAX DEAUVILLE, *Jusqu’à l’Yser*, Paris, 1916, rééd. 1935, 2 vol.; ROBERT DE WILDE, *De Liège à l’Yser. Mon journal de campagne*, Paris, 1918; MAURICE GAUCHEZ, *La glorieuse retraite*, Bruxelles/Londres, 1917; FERNAND-HUBERT GRIMAUTY, *Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge, août 1914-février 1915*, Paris, 1915; Arlon, 1916.

25 Voir, à propos de la difficulté de parler de la mort : CARINE TREVISAN, *les fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, PUF, 2001.

26 Ainsi, par exemple, à la p. 216 : “A chaque déménagement, on étale ses richesses et on se consulte pour savoir ce qu’on va abandonner. Ces menus objets contribuent à créer une atmosphère très différente de celle des cantonnements d’infanterie; les lance-bombes se sentent plus installés, plus à leur aise, plus chez eux et cela leur déchire le cœur de devoir parfois abandonner une partie de leurs trésors”.

27 Si Jean Verhaegen prend distance dans cette analyse de l’état d’esprit de ses compagnons face aux civils en affirmant qu’ils n’ont pas tous les éléments en mains pour juger de la situation (p. 196), ses textes écrits à la 1^{re} personne en 1917 prouvent qu’il pense exactement la même chose et éprouve la même peur de n’être qu’une “poire” : “les civils se plaignent souvent. Ils ne veulent pas voir combien leur sort est enviable comparé à celui du soldat (...) je finirai par croire que c’est eux (les planqués) qui ont raison, que je ne suis qu’un imbécile et une poire d’être resté avec les poilus à mener leur vie et à essayer de se mettre au niveau de leur simplicité héroïque” (p. 235-236).

et des “embusqués”, les poilus doutent d’eux-mêmes et de leur sacrifice : ils ont peur d’être des “poires” ! Remarquons que l’image extrêmement négative du civil (au point de ne pas respecter sa propriété) est celle du civil de l’arrière; or, il n’y a pas un mot concernant les civils du pays occupé. On peut se demander ce que ces hommes penseront des civils à leur retour en Belgique libérée, s’ils feront la différence entre les civils de l’arrière rencontrés pendant la guerre et ceux des territoires occupés... En tout cas, les récits de guerre publiés pendant la guerre ne se permettaient pas un discours aussi virulent à l’encontre des civils; par contre, ceux parus durant l’entre-deux-guerres sont écrits à la fois pour les compagnons d’armes, véritables victimes de la guerre, et contre les civils sans distinction ²⁸.

Le récit de Verhaegen témoigne, comme tous les récits de guerre, d’un rapport ambigu à la parole ²⁹. On y trouve déjà cet accaparement de la parole combattante sur la guerre qui ira en s’amplifiant tout au long de l’entre-deux-guerres : seuls les combattants de premières lignes savent ce qu’est la guerre, eux seuls ont droit à la parole; les autres, civils et embusqués, ne peuvent ni juger ni comprendre. Mais, en même temps, il écrit pour expliquer l’état d’esprit des poilus, pour faire comprendre leur besoin de vérité et de justice, leur méfiance vis-à-vis des beaux discours, leur héroïsme en actes. Car l’expérience de la

guerre, les désillusions, les souffrances ont exacerbé chez eux la haine du mensonge et de la vantardise, le dégoût des décorations injustes, la valeur de la camaraderie et la peur de l’incompréhension méprisante des civils... Comme tant d’autres combattants écrivains, Jean Verhaegen tente une parole vers l’extérieur tout en affirmant qu’il ne pourra être compris.

Mais l’ambiguïté est plus profonde encore. Jean Verhaegen écrit pour être le porte-parole de ces hommes d’origine modeste qui ne savent pas manier les mots. Bien souvent leur langage rude, leurs coups de gueule, les font passer pour des anti-patriotes, des anarchistes ou des semeurs de désordre (p. 186), alors que leurs actes sont, à l’inverse, héroïques jusqu’au sacrifice, enracinés dans un réel amour de la Patrie. “Le mot ‘Patrie’ n’est presque jamais employé dans mon unité; les hommes ont peur d’employer ce mot trop vaste pour eux, peur de se rendre ridicule et peur qu’on ne les croie pas. Ils n’aiment pas avoir l’air de ‘croire que c’est arrivé’ et ils ont la pudeur de leurs sentiments mais ils se feraient tuer par patriotisme, peu importe comment on entend la chose” (p. 68). En outre cette méfiance originelle vis-à-vis des mots a été redoublée par l’expérience de guerre : les poilus ont vu leur confiance trahie par les paroles mensongères des officiers et les beaux discours patriotiques des civils. Ils se méfient donc des mots comme de portes ouvertes à la

28 Entre autres : LUCIEN CHRISTOPHE, *Aux lueurs du brasier. 1917-1920*, Paris, 1921; Paris-Bruxelles, 1930; MARCEL CORVILAIN, *C’était le bon temps*, Bruxelles, 1923; MAURICE FRONVILLE, *Voleurs de gloire*, Paris, 1931; FERNAND-HUBERT GRIMAUTY, *Les six derniers mois de guerre en Belgique par un soldat belge*, Paris, 1922; CHRISTIAN VAN COM, *Des voix dans la mêlée. Journal du temps de guerre*, Liège, 1921; ROBERT VIVIER, *La plaine étrange*, Paris, 1921.

29 Voir, au sujet de la dynamique du témoignage de guerre : GÉRARD CANINI (dir.), *Mémoire de la Grande Guerre. Témoins et témoignages*, Nancy, 1989.

vantardise et au mensonge. Bref, si “on ne peut juger un poilu que sur ses actes” (p. 186), lui-même a “pris l’habitude de ne juger les gens que sur leurs actes” (p. 187). Le reste est vain. Tout le reste n’est que vanité. Pourtant, Jean Verhaegen n’a que des mots pour faire mémoire de ces hommes et leur rendre justice... Des mots sans légitimité qui rendent sa parole, comme celle des autres combattants, impossible³⁰.

Laurence van Ypersele

30 Citons, par exemple, FERNAND-HUBERT GRIMAUTY, *Les six derniers mois...*, p. 8 : “Est-il digne de dire notre souffrance ? Les autres ne comprendront jamais. (...) Le pays de l’Yser est celui d’une douleur et d’un courage inexprimables”; ou encore MARCEL CORVILAIN, *op.cit.*, 1923, p. 13-15 : “On m’avait demandé le récit de mes misères, et c’étaient eux qui me racontaient leurs peines. Eux qui me reprochaient, il y a quelques instants, de me moquer de la guerre, osaient sans honte, devant ces épaves de la lutte, établir un parallèle entre leur souffrance et la grande misère du soldat (...). D’un côté, l’abattoir où l’on égorge. De l’autre, le marché où l’on vend les consciences à prix d’or”.